



DU MONDE DES HOMMES

Parfois revient le monde des hommes.

Les lignes qui nous guident depuis le ciel et nous hissent et nous traînent continuent sans rupture. Aux traces émergentes du monde des hommes nous n'arrêterons pas.

Passent les noms que les hommes donnent aux lieux précis qu'ils construisent sous les lignes tendues depuis le ciel.

Sont des portes, sont des vitres, sont d'étranges constructions opaques, et les chemins hasardeux de planches qui mènent au travers des rails vers l'abandon où demeurent les hommes sous leurs noms.

Un effondrement se prépare, que restera-t-il des noms et des hommes? On préfère les lignes tendues sous le ciel, on s'y accroche, on s'y suspend.

On ne veut plus ni du nom ni des hommes, on ne veut plus rien de ce qui demeure.

On ouvrirait ces vitres qu'en surgiraient, comme d'une fête foraine, momies et ossements peut-être.

Dans la photographie immobile continue ce mouvement qu'ont les lignes électriques parallèles au train, quand on regarde à la vitre : descendre, monter, se croiser, toujours parallèles pourtant. On s'accroche aussi à ce mouvement.



STADE

Paix pour ce qui dort au pays vivant des hommes.

Paix pour le pays sans nom, et sortir de la maison c'est marcher dans une rue calme, et le chant même des oiseaux peut-être, tout ce que vide la photographie qui fixe.

Paix pour ce qui garde avec soi la brume qui protège de la liaison dure avec le reste du monde. Ici est une poche des hommes près des collines, et s'ils viennent s'affronter sur le stade au dimanche, ce sera en l'absence des trains : les hommes et femmes d'ici nul ne les verra jamais, parce que de cette paix nous-mêmes, que le train emmène, nous ne disposons pas.

Paix sur ce lointain où encore on habite, quand il ne nous l'est plus permis.